

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel DELALOYE

Monsieur le Doyen Courtion, Rd Curé de Monthey
au Collège et au Séminaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 5-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

†
Monsieur le Doyen Courtion

R^d Curé de Monthey

AU COLLÈGE ET AU SÉMINAIRE ¹

Je crois que, dès son jeune âge, M. Courtion a eu le désir de devenir prêtre un jour. Comment lui est venue sa vocation au sacerdoce ?... Je ne saurais le dire : il avait des parents chrétiens et, tout petit, il s'était fau-filé parmi les enfants de chœur pour servir la Messe ; il voyait tant de prêtres de Bagnes, revenir de temps en temps célébrer le divin Sacrifice dans leur belle et vaste église. — Il y en avait bien alors tout près de cinquante : capucins, jésuites, chanoines surtout, curés et vicaires,

1) Les paroissiens du regretté défunt, autant que « les jeunes lecteurs des Echos », liront avec plaisir ces lignes qui font revivre la jeunesse de celui dont tout Monthey admirait la charité sacerdotale. M. le Doyen d'Ardon, qui en a tracé dans son éloge funèbre un si beau tableau, a bien voulu accepter de compléter le portrait de M. Courtion, et d'en raconter ici les jeunes années que l'on connaît moins. Nous l'en remercions très sincèrement. (Réd.)

même un Abbé du St-Bernard. — Il entendait aussi si souvent sonner la grande cloche ! On la sonne, en effet, là-haut, non seulement les jours de fête, mais à tous les décès des parents qui ont donné un de leurs fils au Seigneur. — Quel est le poète inconnu qui a eu cette touchante inspiration ? —

Le bon Dieu a donc plus d'une voix pour appeler ceux qui désirent entrer dans son sanctuaire, et la cloche de Bagnes a été peut-être une de ces voix divines qui ont parlé au jeune Courtion et l'ont fait venir d'abord au petit séminaire qu'est la Grande Ecole de Châble où il commença ses études latines ; il suivit ensuite à St-Maurice, sous l'habile direction de M. le Chanoine Burnier, les cours d'Humanité et de Rhétorique.

Dans une délicieuse poésie sur notre héros, ⁽¹⁾ le Père Durand, S. J., nous présente ainsi l'étudiant et, plus tard, le séminariste.

Au Collège, bon diable il fut ; au séminaire

Quelque peu turbulent, mais pourtant exemplaire.

Les lecteurs des *Echos* voudraient sans doute en savoir plus long sur notre collégien : annonçait-il alors déjà le prêtre éminent que serait le Curé de Monthey, le saint prêtre que la mort vient d'enlever si soudainement à l'affection de ses amis et de ses paroissiens ?

Je regrette de ne pouvoir consulter, pour les satisfaire, les catalogues de la Grande Ecole et ceux du Collège de St-Maurice ; cependant, je crois pouvoir dire qu'avec sa belle intelligence, son étonnante mémoire, et sa facilité de travail, M. Courtion a dû être classé par ses maîtres et ses condisciples, parmi les élèves que l'on appelle toujours, je suppose, les *forts* de leur classe.

Toutefois, s'il voulait cultiver son talent, et réussir, il ne cherchait point à briller.

Travailler principalement, comme c'est quelquefois le cas, pour se produire et éclipser des rivaux, pour cueillir tous les prix du catalogue et s'attirer les

1) Voir ci-après la pièce de vers que nous devons à l'amabilité de M. le Curé de Massongex.

applaudissements du théâtre, n'a jamais été son ambition. La droiture de son âme lui faisait trop bien sentir ce qu'il y a de mesquin et de déréglé en de si petites vues, en une telle recherche de la gloriole.

Tant d'effort pour si peu ! tant de labeur pour rien !

Il savait donner un plus noble but à ses études.

Il était naturellement modeste et sans prétention, disposé même par condescendance et par bonté à s'effacer pour faire place et faire plaisir.

« J'aurais pu le terrasser, me disait-il, en parlant d'un lutteur redoutable, avec lequel il avait essayé la force de ses muscles. Mais, il avait une si grande envie de me gagner !

Et, bravement, il s'était laissé rouler !

Combien d'étudiants peuvent compter à leur actif de semblables défaites, non, de pareilles victoires ?



M. Courtion se laissait-il aussi facilement rouler dans ses classes ? Je ne le pense pas, car il travaillait, et puis, il avait sur ce théâtre d'autres juges de son mérite que lui-même ou ses camarades. Ce que je sais, c'est que jamais il n'était jaloux des succès de ceux qui lui disputaient les premières places.

Enfant, il avait donc dirigé ses pas vers l'autel ; jeune homme, il ne dévia pas de son chemin. Il pouvait être et il était joyeux étudiant ; il voyait peut-être s'ouvrir devant lui quelque brillante carrière ; le monde et sa gloire, le monde et son or, le monde avec ses trompeuses voluptés, ne le fascina point.

A la fin de sa Rhétorique, en 1873, il demanda son admission à l'Abbaye de St-Maurice.

Je me souviens encore du jeune novice qu'il était alors; je le vois, avec M. le Chanoine Bourban, le distingué Prieur actuel du monastère, venir lentement, les mains jointes, les yeux baissés, chanter au lutrin le *Benedicamus Domino* qui termine les saints offices. Je dois dire que M. Courtion n'était pas fort pour le *si bémol*, comme il le disait lui-même plus tard en riant, lorsqu'il parlait de son chant.

Il ne resta pas à St-Maurice. Le bon Dieu le voulait à Monthey et, pour le faire sortir du cloître, il permit que son Maître de novices ne comprît pas sa nature et son tempérament. Quoique épris de mysticisme, M. Courtion, vigoureux et fort, avait besoin de grand air, d'exercices, de courses, de mouvement.

En quittant le cher Couvent qui l'avait gardé huit mois et qui, plus tard, l'accueillit toujours comme un enfant de la maison, il alla porter sa peine à Notre-Dame du Scex, où un coup de vent lui enleva son chapeau. La Sainte Vierge renvoya son protégé à ses parents et au bon Chanoine Bonvin qui, petit à petit, ramena la paix dans son cœur et la gaîté sur son front.

Il lui fallait de la vie, des marches et des contre-marches : il fit son école de recrues. Une fois au Séminaire, il parlait avec humour de ses prouesses et de ses frousses de soldat : il craignait les tireurs maladroits qui, au tir à genoux, leurs fusils appuyés sur son épaule, risquaient de lui mitrailler la tête. Il sursautait et faisait, disait-il, plus d'un acte de contrition ; comment pécher, ajoutait-il encore, quand on sent la mort vous prendre par les oreilles !

En 1874, il étudie la philosophie à Sion et, presque tous les jours, entre deux classes, il se paye des courses folles, jusque sur le plateau de Savièse ; en 1875, il entre au Séminaire où nous nous retrouvons l'année suivante.

Ah ! ces belles années de théologie ! quels charmants souvenirs nous en avons conservé ! Nous n'étions pas sans malice et sans méchanceté sur « les échappés de

couvent », car il n'était pas seul ; ils étaient trois. Nous les taquinions volontiers : Ils étaient partis....

....environ le temps

Que tout aime et que tout pullule au monde
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Ils avaient entendu quelles voix de sirènes ?....

Quels chants de liberté les avaient mis en rupture de bans avec S. Augustin, S. François et S. Ignace ? etc.

M. Courton riait de bon cœur de nos taquineries qu'il renvoyait adroitement à ses confrères déserteurs comme lui, et nous racontait parfois, discrètement, les petites épreuves auxquelles M. le Chanoine Kümin, son Père-Maître, soumettait son humilité et son obéissance. Il n'en bénissait pas moins son séjour à l'Abbaye et sa chère cellule de novice, car il y avait appris — nous le voyions bien — tous les exercices spirituels d'un parfait religieux ; nul ne faisait comme lui sa méditation, ses visites au S. Sacrement, sa lecture pieuse, ses examens de conscience ; il était avec cela le plus aimable des séminaristes et le meilleur théologien de la maison.

Devenu prêtre en 1878, nous le nommions vicaire à Nendaz, à Evolène, je ne sais où ; le bon Dieu qui le connaissait mieux que nous, l'envoya à Monthey où, pendant plus de 40 ans, il fit tout le bien que l'on sait et que je ne redirai pas une seconde fois, car voici, je crois, plus que remplies les trois pages que les *Echos* me réservaient.

Il est mort de la mort que peut désirer un prêtre, après avoir achevé sa messe, demandant et recevant debout, à l'autel, le Sacrement des malades.

Sa chère paroisse, ses confrères, tout son décanat de Monthey lui firent des funérailles comme on n'en fait qu'aux saints, car il était, en effet, un saint prêtre, un vrai saint, et je suis bien assuré qu'on viendra moins prier pour lui sur sa tombe, qu'on ne viendra le prier lui-même et se recommander à son intercession.

Jeunes lecteurs des *Echos*, c'est pour vous surtout que j'ai écrit ces souvenirs ; puissent plusieurs d'entre vous, en les lisant, après avoir été eux aussi « bons diables au Collège », sentir naître en leur cœur la légitime ambition de devenir des « séminaristes quelque peu turbulents, si c'est dans leur nature, cependant exemplaires », puis vicaires pleins de zèle, bons curés dans une paroisse, ou novices modèles et religieux accomplis dans un monastère.

DOYEN DELALOYE.